

Le chien et le maître absolu.

(Inspiré d'une histoire vraie)

Dès le début, j'ai été attaché à une poutre en bois dans le jardin devant la porte de la chambre du maître, mon collier était serré et la corde trop courte.

La nuit, j'avais peur des cafards volants et des rats géant qui passaient près de moi, à ma vue ils levaient un coin de leurs gueules baveuses pour me dévoiler leurs dents de charognes et se disputaient les immondices qui dépassaient de la poubelle crasseuse.

J'entendais avec anxiété les cris des oiseaux nocturnes, les batraciens et leurs chants assourdissant me faisaient tourner la tête, et je m'endormais dans ce brouhaha du soir, au petit matin avant que le soleil ne se lève, comme un dernier châtiment, une averse venait mettre fin à mes tourments, j'étais mouillé, j'avais froid, et j'avais faim, je n'avais pas le droit d'aboyer ni de gémir pour réveiller le maître, j'avais 6 mois, peut-être un peu moins, ils m'ont adopté, ou plutôt choisi pour ma belle fourrure, j'avais l'air d'un Doberman, mais je n'étais qu'un chien bâtard, c'est ainsi que nous appellent les humains quand on n'est pas de sang royal, quand on n'a pas de pédigrée, je descendais pourtant d'une vieille lignée, Canis lupus, je le sentais au fond de mon cœur agité.

Le matin, à l'aube, les enfants de la maison venaient me cajoler en cachette, ils me consolait de mes nuits cauchemardesques avec leurs douces caresses et leurs sourires innocents, ils n'avaient pas le droit de me témoigner d'affection et devaient respecter la méthode d'éducation que le maître des lieux avait choisi pour moi, indifférence, autorité et domination par la force et la peur, c'est vrai que j'étais un féroce toutou...

Alors toujours en cachette, ils me donnaient une gourmandise ou une part de leur gouter pour calmer un peu la fringale qui me tourmentait, puis ils disparaissaient ensuite avec leurs cartables et leurs chaussures lustrées et je ne les voyais plus jusqu'au lendemain.

Le soir, quand le maître arrivait, à sa vue je sautais de joie, mon instinct fidèle et domestique, me faisait oublier sa nature tyrannique et son tempérament d'humain médiocre et peu intelligent, j'aurais voulu lui sauter dans les bras, lui lécher les oreilles pour lui témoigner la gratitude de m'avoir prit au sein de son foyer, j'aurais voulu qu'il me dorlote aussi, mais sans la moindre indulgence, avec son cœur de pierre et ses yeux sombres, il me criait "couché ! couché !", et me sommait de retourner dans ma niche, mais je n'avais pas de niche, juste un vieux chiffon qui me servait de paille.

Quand je désobéissais, que je ne voulais pas me coucher dans ce vieux torchon infecté de tiques et de puces, il s'approchait brusquement de moi, son regard rouge et haineux cherchait à asservir mon âme, je voyais sa bouche se déformer de colère quand il hurlait les mots sensés contraindre ma volonté, mais je ne les comprenais pas, je ne comprenais pas son langage, j'avais juste peur, si peur que dans ses moments là, je faisais pipi sur moi.

Après l'heure de la gamelle, uniquement composée des restes de leurs repas, je m'endormais en pensant au prochain matin ou les enfants viendraient me caresser les oreilles en me soufflant les mots doux qui allaient apaiser mon cœur.

Certains jours, quand toute la famille était réunie dans la maison, le maître me détachait, j'avais le droit de courir dans le jardin moche et encombré de bric-à-brac, j'en profitais pour faire des trous et enfouir mon museau dans la terre fraîche et humide, ça sentait si bon, je fermais les yeux et profitais de ce cette liberté providentielle.

A l'heure du repas, tout le monde s'affairait autour d'un feu d'où émanait un exquis parfum de viande grillée qui faisait gronder des tonnerres dans ma panse et éveillait mes instincts les plus sauvages, je m'imaginai courir, sauter, chasser au milieu des grands espaces qu'occupaient jadis mes premiers ancêtres, les loups.

Je m'agitais heureux autour des enfants, mais ils n'avaient pas le droit de jouer avec moi, alors dans un coin ombragé, j'attendais avec excitation l'heure du repas, mais au moment où le festin était posé sur la grande table familiale, on m'attachait de nouveau à ce satané collier et à sa corde trop courte.

Je me couchais dépité au milieu de la poussière, des moustiques et des mouches, tenu de force par ma sinistre ficelle, espérant que leurs élans de générosité ne se fasse pas trop attendre.

J'entendais le craquement des os sous leurs dents blanches et indifférentes à mon sort, indifférentes à mon regard vorace et à mes trippes vides, leurs rires rassasiés bourdonnaient dans ma tête, mais je partageais volontiers avec mon innocente bonne humeur leurs plaisirs carnassiers.

De temps à autre, un os suçoté venait voltiger au dessus de ma tête, je voyais l'objet de tous mes désirs tourner au ralenti, et d'un geste le plus contrôlé possible, je sautais en l'air pour l'attraper, mais la laisse trop courte coupait mon envolée en serrant ma gorge, la laissant amère et désenchantée.

Pendant que mes pitreries faisaient mourir de rire la troupe humaine, Je me contentais donc, de déguster à distance les carcasses décharnées qu'ils m'envoyaient sans respect et qui atterrisaient bien trop loin pour que je puisse m'en sustenter, elles étaient prises d'assaut par une légion de Fourmies rouges au dard douloureux et au comportement narquois.

Les babines dégoulinantes de salive, j'attendais donc patiemment qu'ils se souviennent que j'avais faim moi aussi, mais la sacro-sainte sieste des pays chauds, faisait déguerpir tout ce petit monde sans le moindre égard pour moi, laissant aux moucherons les restes du festin qui me revenaient de droit, et je m'endormais à mon tour dépité, léchant dans ma gamelle, et pour seule consolation, un peu d'eau chaude agrémentée de quelques insectes noyés.

Plus tard, bien plus tard, quand le soleil faisait naître les ombres géantes du grand manguier, ils venaient déverser dans mon écuelle, les restes que les mouches ne voulaient plus, mais moi, je n'avais plus faim, je mangeais juste pour remplir mes boyaux desséchés, pour ne pas mourir, pour calmer ma rage de chien, juste pour ne plus penser à cette satanée corde qui me tenait prisonnier, j'aurais voulu être un chien errant, de ceux que je voyais passer derrière le portail en bois éternellement fermé....

Des mois plus tard, peut-être des années, alors que j'étais devenu un majestueux colosse, insolent et cynique avec les humains, le maître qui se gardait bien désormais de me martyriser, m'avait confié le rôle de gardien des lieux, le jour, ma corde était devenue bien plus longue et la nuit, je bénéficiais d'une liberté totale dans le jardin fleuri de la nouvelle maison cossue qu'ils occupaient depuis quelque temps.

A part cette liberté nocturne, une seule chose avait changé dans mon quotidien, la totale indifférence voir le mépris que j'éprouvais envers mon maître et la plupart des humains.

Un jour, un autre chien est arrivé, le maître lui réserva le même sort que j'avais subi durant mes tendres années, sa corde était courte et serrée, son regard était triste et il n'y avait plus d'enfant pour le consoler, un après-midi d'intense chaleur, je le vis s'étouffer lentement en tentant d'atteindre sa gamelle d'eau croupie, sans rien pouvoir faire, attaché, désespéré et impuissant, j'assistais à son horrible agonie, mon nouveau compagnon d'infortune venait de mourir comme j'ai failli mourir tant de fois...

J'ai maudit l'humain, les images du traitement infâme que j'avais subi venaient hanter mon esprit, puis ma rage n'a fait qu'un tour, j'ai tiré sur ma corde et me suis détaché avec une puissance que je n'imaginai pas avoir, j'ai couru dans le jardin, j'ai piétiné et arraché toutes les fleurs tropicales dont ils étaient si fières, j'ai plongé dans la piscine gonflable et senti une immense satisfaction au contact de cette eau si fraîche et si propre dont je n'avais pas le droit de profiter, j'ai mordu le plastique et le bassin s'est affaissé sur le sol bétonné, j'ai couru la gueule pleine d'écume vers la terrasse, j'ai sauté avec rage sur la grande table, verres et assiettes ont voltigés de tous côtés, brisant au passage les carreaux de plusieurs fenêtres, j'ai renversé tout ce que je pouvais, j'ai arraché le linge qui séchait sur un fil pour le déchirer avec mes dents acérées, et comme un dernier acte de vengeance, je les ai souillés de mes excréments et de mon urine.

Mon cœur était plein de haine, je voulais tuer, je voulais les tuer, je me suis dirigé vers le fond du jardin, j'ai fait un trou pour m'y blottir, j'ai humé la terre fraîche et humide qui a toujours été ma seule consolation, puis je me suis endormi.

A son retour, alors qu'il faisait déjà nuit, après avoir constaté en silence la mort du chien, ce qui était son œuvre, et l'état de la maison et du jardin, ce qui était mon œuvre, le maître pointa sur moi une lampe et muni d'un bâton, tenta de me passer autour du cou sa misérable corde, ses yeux injectés de sang tentaient encore et toujours de me dominer, mais mon regard était enflammé comme l'enfer, j'ai redressé devant lui mon corps musculeux puis étiré mes lèvres en arrière pour lui montrer mes crocs en grognant, je ne pensais pas lui faire un jour un tel affront, il recula de plusieurs pas, et une fois à bonne distance fit demi tour et s'enferma avec sa femelle dans sa minable tanière, ce fut la seule fois qu'il entendit et comprit mon langage.

Le lendemain matin, à l'aube, et curieusement d'un air aimable, il me fit monter à l'arrière de sa voiture, une telle sortie était inhabituelle, je me suis tourné et j'ai regardé la maison s'éloigner...

Pendant qu'il traversait la ville et les rues sales de son quartier, une répugnante odeur d'égout envahissait l'habitable, relent infecte et ordinaire de ce faubourg populaire, plus loin, à quelques rues de là, au milieu des commerces et de l'agitation humaine, des arômes de nourriture et de viandes rôties venaient exciter ma truffe et me rappelaient que je n'avais pas eu ma banale pitance de pauvre chien insignifiant, j'ai regardé derrière moi la ville s'éloigner...

Après un long périple sur le macadam déformé par l'implacable canicule et hébété par une musique trouble et criarde, la voiture ralenti puis emprunta un long chemin tortueux et caillouteux, on était en pleine forêt, de grands arbres se dressaient sur la piste et je sentais la fraîcheur qui provenait de la dense végétation, mon cœur s'emballait au contact des fragrances sauvages de la nature, et alors que le soleil descendait lentement derrière les arbres, la voiture s'arrêta enfin...

Il me fit descendre d'un air satisfait en prenant soin de rester loin de moi, j'ai fixé ses yeux afin de déterminer ses intentions, mais il avait déjà tourné le dos, puis sans un dernier regard remonta dans sa voiture et s'éloigna, il venait de m'abandonner, fidèle au tempérament qu'il avait toujours eu, lâche et brutal.

J'ai eu un spasme de joie en le voyant s'éloigner, et ne sachant quoi faire j'ai tourné plusieurs fois sur moi-même, puis comme un ultime affront, j'ai couru de toutes mes forces derrière la voiture, je voulais le rattraper, je voulais voir pour la dernière fois la froide lueur de ses yeux, je voulais qu'il me voit courir libre et heureux, je voulais qu'il voit que je l'avais vaincu, et il m'avait vu...

Après son départ, je me suis reposé quelques instants, puis je me suis engagé dans un petit sentier à l'intérieur des bois, cette délivrance inattendue me troublait quelque peu l'esprit, mais je me sentais serein, je savais ce que serait désormais mon avenir, j'ai creusé un trou pour m'y blottir, j'ai fermé les yeux pour inhaler encore, le sublime parfum de cette nouvelle terre fraîche et humide, puis je me suis endormi, pour la première fois de ma vie, heureux.

Je me suis uni à la terre, j'ai couru sous la pluie et j'ai hurlé sous la lune pleine, je me suis baigné dans les ruisseaux d'eau fraîche et j'ai dormi dans des arbres creux, j'ai appris à chasser, j'ai mangé des chats sauvages et des porcs-épics, j'ai gobé des œufs et volé des poules dans les habitations isolées, j'ai connu d'autres humains, certains m'ont nourri, d'autres m'ont cajolé, ils ne sont pas tous indifférents et cruels, mais je ne suis pas resté. J'ai rejoins une meute de chiens sauvages....

J'ai connu la liberté.

PAOLA TRAVERSO.

Écrit en 2013

© Tous droits réservés

